

Dictée du lundi 3 octobre 20016

Lettre de George Sand à son fils, Maurice. (17 mai 1836)

En février 1836, George Sand a 34 ans. À dix ans, alors que les relations entre ses parents se délitent, son fils Maurice devient pensionnaire au collège Henri IV. Son père lui impose une éducation virile. L'enfant est crucifié par ses camarades qui prétendent que son père n'est pas son père et que sa mère est une putain. Maurice adresse à George une lettre de détresse « Ils m'ont dit toutes sortes de choses parce que tu es une femme qui écrit ». Elle lui répond alors pour lui expliquer les dures réalités de l'âge d'homme : « La vie est une guerre ».

17 mai 1836

Mon cher enfant,

Le collège est une prison, et les pions des tyrans. Mais tu vois que l'humanité est si corrompue, si grossière qu'il faut la mener avec le fouet et les chaînes. Tu vois que tes camarades ont déjà perdu l'innocence de leur âge, et que sans un joug sévère, ils se livreraient à des vices honteux... Tous les collèges, toutes les pensions, toutes les écoles, toutes les réunions d'enfants et de jeunes gens sont infectées de ce vice affreux, de ces saletés dont tes oreilles sont révoltées. Il ne faut pas t'en étonner, mais t'en affliger. Cela te montre combien l'éducation première de ces enfants chez leurs parents a été mauvaise, ou combien leur propre nature est brutale et incorrigible. Ceux qui comme toi n'ont pas perdu leur pureté, sont des exceptions, et très souvent cette vertu qui les distingue les expose à une sorte de persécution de la part des autres. Il faut t'attendre à cela et t'armer de force et de courage.

La vie est une guerre, mon pauvre enfant, et tu entres en campagne. Les bons y sont en lutte éternelle contre les méchants, et les méchants sont en nombre, mais ils n'ont pas la force morale et c'est celle-là qui triomphe. Qu'un profond mépris pour les amusements ignobles, pour les paroles sales, soit donc ta défense. Souviens-toi que je t'ai élevé dans des idées de chasteté et que tout mon bonheur est de te cultiver comme une belle fleur, à l'abri des chenilles et des cantharides. Souviens-toi de la confiance sans bornes que j'ai toujours eue en toi. Dès le moment où tu sus marcher et parler, je t'ai traité comme un ami. Je t'ai dit les dangers auxquels ton enfance serait exposée, et tu m'as promis de n'y pas succomber. Je t'ai confié ta sœur dès le jour de sa naissance. Je te l'ai donnée pour filleule, afin de te faire comprendre que tu dois exercer sur elle une espèce de paternité, tu dois être son soutien, son conseil, son défenseur. Ta sœur est un ange d'innocence, son âme est aussi pure que sa figure est belle et fraîche. Si je ne savais pas que tu es aussi pur qu'elle, si je n'étais pas sûre que tu es incorruptible, je serais inquiète quand vous êtes ensemble, je craindrais que tu ne lui apprennes les vilains mots que tu aurais entendus. Mais tu sais que je te l'ai toujours confiée comme à une personne raisonnable, et que je suis sûre de toi. Tout ce que tu peux voir et entendre ne peut t'engager à imiter le mal. Tu en auras toujours horreur, j'y compte. Tu compareras ces amusements à ceux de notre chambre, à nos vacances, à nos promenades dans les bois, à nos bonnes causeries, à nos griffonnages du soir, à ton paisible sommeil lorsque ta sœur ronfle ou rit à côté de toi. Là tu ne

vois rien qui t'étonne ou te dégoûte. Tout est calme, pur et heureux. **Mon plus grand bonheur serait de vous avoir toujours. Mais je ne le puis.**

Ton père veut que tu sois élevé au collège et sous plusieurs rapports, il a raison. Tout ce que tu souffres est nécessaire pour que tu sois un homme, pour que tu apprennes à discerner le bien d'avec le mal, la vraie joie d'avec la peine. Il faut que tu t'habitues à voir combien les hommes sont égarés, et que tu comprennes les véritables devoirs. Quant à présent tu en as déjà de sérieux, tu le vois. Il faut que tu saches résister aux taquineries, aux mauvaises plaisanteries et même aux coups. C'est bien rude mon pauvre amour et mon cœur se serre quand j'y pense. Il me faut plus de force(s) pour te laisser souffrir tout cela qu'il ne t'en faut pour le souffrir toi-même. Mais sans la force d'esprit, il n'y a pas moyen de rester honnête et calme. Figure-toi donc que tu es un brave soldat, qu'on t'a confié ton drapeau, l'honneur de ton régiment, et qu'il faut pour le défendre, combattre l'ennemi, coucher au bivouac, recevoir des blessures, supporter des fatigues sans fin : un jour tu te reposeras au foyer paternel, et tu seras fier avec raison d'avoir supporté de telles épreuves sans plier. Mets-toi tout de suite au dessus des méchants propos et des sottises histoires. Eloigne-toi complètement de la société de ceux qui sont tout à fait mauvais sujets, fuis-les comme la peste. Et si tu as un ami qui ait de bonnes qualités, et qui pourtant hésite entre le bien et le mal, ramène-le au bien, cause avec lui du bonheur qui est dans l'honnêteté et dans les bons sentiments, inspire lui le goût de la vertu, engage-le à tâcher comme toi d'y atteindre, et dis-lui que le plus grand plaisir réside dans ce doux travail, et dans cette sainte espérance. Dis lui que ton amitié est à ce prix, et conduis-toi de manière à ce que ton amitié soit une chose précieuse. Quant à ce qu'on peut te dire de moi, ne t'en occupe pas. Je sais que mes écrits font beaucoup parler, et qu'on parle de même par curiosité et par oisiveté, de tous les gens qui écrivent beaucoup. On en dit toutes sortes de choses folles et absurdes qui doivent faire rire et rien de plus ! Quand on dit ces choses en ta présence, tu as une réponse bien simple à faire. C'est ma mère : avez-vous envie d'en dire du mal devant moi et croyez-vous que je puisse l'entendre ? Alors tourne le dos et va t'en.

J'ai une recommandation particulière à te faire à propos de l'histoire que tu me racontes : c'est de ne jamais avoir aucun rapport, aucune conversation aucune entrevue avec les grands, soit qu'ils te menacent, soit qu'ils te caressent, soit qu'ils te fassent des présents ou des promesses, ne te trouve jamais avec eux. Ils sont souvent beaucoup plus corrompus que les petits, et tu ne sais pas combien ils les outragent quelquefois. Ainsi, soit qu'ils t'appellent, soit qu'ils te fassent appeler, refuse obstinément de t'y rendre. Je t'en dirai davantage quand je te verrai.

En attendant, garde ta fierté comme un trésor Il n'est pas donné à tout le monde d'avoir le droit d'être fier car on ne doit l'être que de son honneur. L'honneur existe déjà pour ton âge. Déjà on peut se salir et se déshonorer en secret par des actions, par des paroles, et même par des pensées indignes de la dignité humaine. Si ces pensées te venaient jamais, malgré toi, (ce que je ne crois même pas) élève ton âme vers le ciel, songe à ta sœur, aux belles fleurs de Nohant, à la mousse de nos bois, à tout ce qui est pur et riant. Tu trouveras alors le vice si laid que tu cracheras dessus.

Adieu mon petit ange, ta lettre est bien gentille et bien bonne. Ecris moi toujours beaucoup et souvent. Je te presse dans mes bras avec amour.

Sur le passage de la dictée :

- leur /leurs : rappel
- l'impératif : - nécessaire entre verbe et pronom
- participes passés
- sans bornes : accord avec l'emploi de « sans ». **FICHE (annexe 2)**
- **les cantharides** sont des insectes verts, dorés encore appelés « mouches d'Espagne » (ou « de Milan »). Autrefois, on desséchait et écrasait ces petites bêtes pour produire une poudre (la cantharidine) utilisée comme aphrodisiaque ou vésicant, c'est-à-dire révulsif. La révulsion est un procédé médical, thérapeutique, qui consiste à produire un afflux de sang dans une région déterminée pour décongestionner un organe. Nous avons le souvenir de la pose des ventouses ...

George Sand :1804-1876

Il existe de George Sand au moins trois images qui s'imposent.

- Pour toute une tradition (notamment scolaire), elle est la bonne dame de Nohant, l'auteur de romans champêtres.
- Pour une tout autre tradition, elle est la femme fatale, la maîtresse de Sandeau, de Musset, de Chopin. Qu'elle ait écrit des romans ardents, scandaleux, apparaît comme chose normale, mais ce ne sont pas tant ses textes que ses actes qui demeurent et s'arrangent en mythe.
- Enfin, il y a la « socialiste », « la femme Sand » dont parle Baudelaire, l'égérie de « Ledru-Coquin », la disciple de Michel de Bourges, puis de Pierre Leroux, la rêveuse d'un populisme doux qui accepta, un moment, la révolution. Elle prend place, ainsi, dans la galerie des grandes pétroleuses, des femmes d'action, monstrueuses ou sympathiques : Charlotte Corday, Louise Michel. Le désir d'apaisement des postérités, le besoin d'images rassurantes des diverses instances didactiques ont quand même privilégié Nohant, le Berry, tout un néorousseauisme durable.
- **On néglige, en général, deux choses capitales** : George Sand est **une femme** qui a fondé sa liberté sur un *métier* : **la littérature** ; elle est d'autre part **l'auteur d'une Correspondance** qui constitue l'un des documents les plus riches sur le XIX^e siècle. Il ne faut pas oublier non plus qu'elle a été consultée, respectée par Balzac, Flaubert, Fromentin, qu'elle a traversé le siècle presque comme Victor Hugo, de *René* aux *Rougon-Macquart*, de David à Manet, des barricades de juillet 1830 à celles de la Commune.

Une vie dans le siècle

Sa mère était une petite théâtreuse, son père, un fringant officier d'Empire qui mourra tôt d'une chute de cheval ; il descendait des Dupin de Francueil et, par là, de Maurice de Saxe et du roi de Pologne, Auguste II

La jeune Aurore, à peine âgée de quatre ans à la mort de son père, fut élevée d'abord à la campagne, au château de Nohant, dans le Berry, chez sa grand'mère, Mme Dupin de Francueil. Douée d'une indomptable vigueur, elle vécut dès l'enfance d'une vie de mouvement et de rêverie au sein de laquelle se développa librement son imagination.

Quand elle eut atteint l'âge de treize ans, Mme Dupin de Francueil, effrayée de l'ignorance et des habitudes rustiques de sa petite-fille, la conduisit à Paris au couvent des Augustines anglaises où elle passa trois années. Le jour même de son entrée, Aurore s'enrôla dans la bande des pensionnaires qu'on appelait les diables, c'est-à-dire des élèves qui bravaient l'autorité des religieuses et se refusaient à tout travail. Cette première phase de paresse intellectuelle et de révolte insouciante dura plus d'une année, au bout de laquelle Aurore tomba dans un état de langueur, symptôme d'un grand changement moral. Elle s'ennuya de la diablerie et prit goût aux exercices de piété. Elle eut un moment l'idée de se faire religieuse ; mais bientôt, elle abandonna ce projet et retrouva le calme.

Elle quitta le couvent en 1820 et retourna au château de Nohant, où elle reprit les habitudes vagabondes de son enfance. Seulement, au lieu de rechercher comme autrefois la société des petits pasteurs, elle préférait l'éloignement et la solitude. Elle était devenue passionnée pour l'équitation et, montée sur sa jument, elle avait pris l'habitude de faire tous les matins huit ou dix lieues en quatre heures, marchant à l'aventure et explorant le pays au hasard. Pour obéir aux conseils, un peu imprudents peut-être, de son directeur, elle se prit à lire les principaux ouvrages philosophiques qui lui tombèrent sous la main dans la bibliothèque de sa grand'mère : Mably, Locke, Condillac, Montesquieu, Bacon, Bossuet, Aristote, Leibnitz, Pascal, Montaigne, dont sa grand'mère lui avait marqué les feuillets et les chapitres à passer ; puis, La Bruyère, Pope, Milton, Dante, Virgile, Shakespeare, le tout sans ordre et sans méthode. Toutes ces lectures ne furent pas sans influence sur ses idées et sur ses sentiments.

En même temps que sa pensée s'émancipait, l'existence qu'elle menait, sans contrôle et sans conseil devenait de plus en plus étrange. Ce fut à cette époque qu'elle commença à s'habiller en garçon avec un pantalon de toile et des guêtres en cuir pour pouvoir chasser plus commodément.

Un événement brusque, bien que depuis longtemps prévu, vint mettre fin à l'existence étrange qu'Aurore menait à Nohant. Sa grand'mère mourut presque subitement. Deux ou trois jours après, sa mère arrivait triomphante, et, après des débats pénibles, forte des droits que lui conférait la loi, elle arrachait sa fille au tuteur que Mme Dupin de Francueil lui avait désigné dans la famille de son mari ; Aurore dut quitter aussitôt ce lieu où s'étaient écoulées les belles et pures années de sa vie. À Paris, la jeune fille souffrait vivement de l'infériorité sociale et intellectuelle du milieu où sa mère la condamnait à vivre. Aussi rien d'étonnant qu'ayant rencontré chez des amis qui lui offraient de temps à autre l'hospitalité, « un jeune homme mince, assez élégant, d'une figure gaie et d'une allure militaire », fils naturel d'un ancien colonel du Premier Empire et héritier d'une assez jolie fortune, elle ait accepté l'offre de sa main et

consenti à échanger son nom d'Aurore Dupin contre celui de la baronne **Casimir Dudevant**(le 17 septembre 1822).

Son fils Maurice naîtra, neuf mois plus tard. En juillet 1825, cependant, au cours de vacances dans les Pyrénées, Aurore fait la connaissance d'Aurélien de Sèze, qui fut sa première tentation. En 1828, Solange naîtra à son tour.

Le 30 juillet 1830, alors que la révolution triomphe à Paris, Aurore Dudevant fait la connaissance de Jules Sandeau. Presque immédiatement après, c'est la brouille avec le mari, pour une affaire de testament, un compromis ensuite, [moyennant une subvention de 250 f par mois, M. Dudevant l'autorisait à s'établir à Paris avec sa fille pendant six mois de l'année, et pendant six autres mois, il consentait à la recevoir à Nohant jusqu'à ce que leur fils, Maurice, entrât au collège] qui laisse à la jeune femme la possibilité de vivre seule une partie de l'année à Paris. Dès lors, les choses vont vite. Début 1831, à Paris, elle fait la connaissance de Latouche, de **Balzac**, de Monnier, de Janin. En février, elle écrit son premier article pour *le Figaro* de Latouche. En avril, elle retourne à Nohant, qu'elle quitte début juillet en compagnie de Sandeau. En décembre paraît *Rose et Blanche*, signé J. Sand, et écrit en collaboration avec Sandeau. Dès lors, les dés sont jetés. En mai 1832 paraîtra *Indiana*, signé George Sand, et qui obtiendra un succès foudroyant. George Sand est désormais écrivain professionnel. En décembre, elle signe un contrat avec Buloz pour *la Revue des Deux Mondes*. **Sainte-Beuve** lui consacre deux articles. George Sand fait partie du paysage de la vie littéraire et intellectuelle des lendemains de Juillet.

Qui est-elle, alors ? Une jeune femme que le mariage a profondément déçue, une véritable héroïne balzacienne qui s'enfuit à Paris avec un jeune poète blond, mais qui le congédie bientôt, lorsqu'elle prend conscience de sa paresse et, finalement, de sa nullité. De même, à Venise, elle enverra **Musset** se promener chez les filles pour pouvoir, elle, travailler : la copie pour Buloz n'attend pas. Elle doit se nourrir, élever ses enfants. Elle doit aussi satisfaire une sensualité qu'elle *imagine* ardente.

Un écrivain engagé

En politique, elle est pour la révolution de 1830, mais avec modération. Les émeutes de juin 1832 l'effarouchent. Elle plaint les victimes, mais elle craint l'épouvantable république. « Le roi s'avilit », mais il est « un mal nécessaire ». Son vrai combat, elle le livre ailleurs que dans le champ de cette politique des « partis », qui, dit-elle, ne la concerne pas. Son combat, c'est alors *Indiana* puis *Lélia*, romans tout nourris des souvenirs négatifs de Casimir, puis de Sandeau. Les hommes n'y sont pas flattés, le droit à la passion hautement affirmé, la solitude finale de tous soulignée. Le scandale est grand. Parallèlement aux *Scènes de la vie privée* de Balzac, **les romans de Sand désignent alors le lieu le plus vrai de l'Histoire.**

En 1835, George Sand se sépare aussi bien que possible de son mari et se lie au républicain Michel de Bourges, qui l'attire vers la gauche. Elle se prend à admirer Lamennais, Pierre Leroux. Parallèlement, son amitié avec **Liszt** et **Marie d'Agoult**, sa liaison avec **Chopin** exaltent l'artiste comme figure majeure de cette libération humaine qui va venir. La rencontre avec l'écrivain ouvrier Agricole Perdiguer aboutit au *Compagnon du tour de France*, roman que refuse Buloz. Avec Leroux, elle fonde alors *la Revue indépendante* (1841), qui publie plusieurs de ses récits.

On arrive, avec cette rupture, à une sorte de sommet. *Consuelo*, suivi de *la Comtesse de Rudolstadt* (1842-1844), est un roman capital. Roman d'initiation et d'éducation au féminin, il place au centre du monde la cantatrice Consuelo (modèle : Pauline Viardot) dans un étonnant mélange des genres (historique, intimiste, picaresque). C'est alors que l'influence de Sand est la plus forte. Elle affirme l'individu, sa valeur, ses droits.

Mais elle croit aussi en une réconciliation par l'amour. Jamais les luttes de classes n'interviennent comme facteur résolutif de l'Histoire. Les agressions contre les valeurs et les institutions (le mariage, l'Église catholique) ne sont pas séparables de cet utopisme qui faisait rugir les contemporains bien-pensants. Dans les « romans champêtres » de 1845 à 1847, *la Mare au diable*, *le Meunier d'Angibault*, *le Pêché de Monsieur Antoine*, *François le Champi*, les paysans sont donnés à lire comme les tenants d'une morale vraie, positive, qu'ignorent les bourgeois des villes.

Comme tout le progressisme du siècle, celui de Sand comprend nécessairement un passéisme critique. Nulle dialectique historique, mais la vieille idée rousseauiste du « mariage » comme signe de dépassement des conflits de classes, comme signe de reconnaissance de l'unité humaine fondamentale. Et cette unité, elle naît d'abord et sans doute du travail. Désormais, pour Sand, l'avenir, ce sont les collectivités heureuses dans la nature, des collectivités où le travail d'éducation arrache les hommes aux démons. **Février 1848** devait apparaître, inévitablement, comme la chance historique d'une telle vision du monde.

Après un passage à Paris (elle a de nombreuses amitiés au gouvernement provisoire dont A de Lamartine), Sand décide de « militer » à Nohant. Elle fonde son propre journal, *la Cause du peuple*, qui ne va pas au-delà de trois numéros. Dans *le Bulletin de la République* (publication officielle), elle se lance dans une campagne d'éducation des masses, en même temps que de persuasion à l'adresse des classes moyennes. Devant la réaction qui monte, elle va jusqu'à en appeler à l'insurrection. Mais elle s'éloigne dès les événements du 15 mai. Elle ne joue aucun rôle pendant les journées de juin.

En septembre, elle publie, de manière significative, *la Petite Fadette*. La page est tournée. Une vie nouvelle commence. Que peut-on écrire désormais ? Il est passionnant de suivre Sand dans ces années où monte l'œuvre de Flaubert : le monde s'est refermé, les utopies sont mortes, le romantisme n'est plus qu'une illusion. *L'Histoire de ma vie* (commencée en 1847, reprise en 1853) comprend d'importantes narrations historiques, mais surtout elle entreprend de donner, à l'intérieur d'un projet idéologique cohérent, une image agréable de son auteur. Sand y idéalise son passé, ses amours. Le contraste est net entre la *Correspondance*, souvent vive, voire violente, et cette espèce d'adoucissement général. Sand a voulu, très explicitement, refaire les *Confessions* de Rousseau. *L'Histoire de ma vie*, loin d'être sous le signe terrible de l'orphelinat et de l'abandon, se place sous l'emblème d'une maternité universelle, d'une bonté adoptive. Sand est alors devenue une puissance. Elle deviendra, en vieillissant, sinon très réactionnaire, du moins très bien-pensante. Lorsqu'elle mourut, en 1876, Sand était disponible pour devenir l'une de ces figures rassurantes que les sociétés aiment avoir dans leurs archives.

Lélia (1833 ; remanié en 1836 et 1839). Une jeune fille, mise en garde contre l'amour par une première passion malheureuse, joue à désespérer un jeune poète qui l'adore : elle lui propose la sensualité de sa sœur, la courtisane Pulchérie ; le poète y succombe, tombe dans la débauche et

se suicide. Lélia meurt au couvent. Une transposition du milieu romantique dans lequel vivait alors l'auteur et une version désespérée du roman gothique, qui fit scandale dans toute l'Europe.

La Mare au diable (1846). Un laboureur devenu veuf, Germain, songe à se remarier, ne fût-ce que pour ses enfants. On lui parle d'une riche veuve qui demeure à quelques lieues. Il va la voir, emmenant avec lui la petite Marie, jeune fille de 16 ans, qui se rend dans une ferme voisine, où elle sera servante. En chemin, parmi maints incidents, et notamment au bord de la « mare au diable », où s'exprime le désir inconscient, Germain comprend que Marie ferait une excellente femme. Il l'épouse. Cette idylle paysanne s'achève sur une description quasi ethnographique du mariage berrichon. Plaidoyer en faveur du peuple et de ses vertus, *la Mare au diable*, comme les autres romans berrichons (*la Petite Fadette*, *François le Champi*, *les Maîtres sonneurs*) de G. Sand, campe une « ruralité douce ».

(Cet article est extrait de l'ouvrage Larousse « Dictionnaire mondial des littératures ».)

Annexe 1: une première lettre de G Sand à son fils, texte de dictée en octobre 2011

1

Dictée du 17 octobre : « Une mère à son fils » (d'après George Sand)

☞ Ce texte est l'occasion de revoir des conjugaisons « scabreuses », c'est à dire qui demandent des connaissances et de la réflexion quand on les croise.

La mère donne des conseils à son fils, ce qui induit l'emploi du **présent de l'impératif** .

- Ce mode sert à donner des ordres ;

- il n'a que trois personnes pour la conjugaison mais pas de sujet

- il ressemble parfois au présent de l'indicatif mais ne **prend pas de « s »** à l'équivalent de la deuxième personne **SAUF pour l'euphonie**.

EX : mange ta soupe ; mang**es**-en deux cuillérées ; va à la poste ; vas-y ; va-**t**-en.

Certains verbes sont à connaître : savoir, vaincre, requérir, acquérir

C'est le cas aussi du **futur simple de l'indicatif** de quelques **verbes du 3^{ème} groupe**.(cf texte)

☞ **Les éternels participes passés !!!!** : je les regrouperai en fin de texte pour revoir leurs emplois et les accords convenables.

TEXTE : Une mère à son fils.

Mon fils, travaille, sois fort, sois fier, vaincs tes petites répugnances et méprise les

petites vexations qu'on a si souvent attribuées (cod =qu', mis pour vexations) à ton âge. Réserve ta force de résistance pour des actes et contre des faits qui requerront de ta part une grande énergie. Ces temps viendront, et peut-être même plus tôt que tu ne les auras attendus (cod =les , mis pour temps). Si je ne suis plus, pense à moi qui ai souffert et travaillé (pas de cod) gaiement. Nous nous sommes toujours ressemblé(s)* d'âme et de visage. Je sais dès aujourd'hui quelle sera ta vie intellectuelle. Je crains que tu n'aies à souffrir bien des douleurs profondes, mais j'espère pour toi des joies bien pures. Tu donneras sans hésitation, tu perdras sans regret, tu acquerras sans lâcheté.(le sing est préférable pour tous ces noms : on pourrait dire « sans aucune... »)

Sache mettre dans ton coeur le bonheur de ceux que tu aimes à la place de celui qui te manquera. Garde l'espérance d'une autre vie : c'est là que les mères retrouveront les fils qu'elles ont chéris (cod = qu', mis pour les fils). Aime les créatures de Dieu, quelles qu'elles soient ; pardonne à celles que la nature a disgraciées (cod =que, mis pour celles) et même à celles qui sont iniques, dévoue-toi à celles qui se sont consacrées(voix pronominale √se = cod) au bonheur de l'humanité.

D'après **George Sand**.

- dans ce texte, une mère donne des conseils à son fils √ les verbes sont donc conjugués à l'impératif. La terminaison de ces verbes est indiquée en **bleu**.

Remarquez le trait d'union entre le verbe et le pronom qui suit.

- le **vocabulaire** qui peut être "épineux" est indiqué en **vert**.

Venons-en aux participes passés. Ils sont indiqués en **rouge** avec un signe à chaque fois (aux être ; aux avoir

Annexe 2 : FICHE Accord avec « SANS »

On pose la question de faire l'accord avec « avec ? » S'il y en avait ? un(e) seul(e) ou plusieurs ?

Comment faire l'accord après sans

METTRE LE NOM QUI SUIVIT AU PLURIEL

- On met au **pluriel le nom qui suit** SANS quand, dans la réalité ou selon la logique, il y a toujours **plus d'un exemplaire** à la fois de ce à quoi réfère le nom.

- un pantalon **sans** jambes
- une main **sans** doigts
- une forêt **sans** arbres
- un violon **sans** cordes
- être **sans nouvelles**

LAISSER LE NOM QUI SUIVIT AU SINGULIER

- On laisse au **singulier le nom qui suit** SANS quand, dans la réalité ou selon la logique, il y a toujours **un seul exemplaire à la fois** de ce à quoi réfère le nom ou que le nom ne s'emploie jamais au pluriel;

- il en va de même quand le nom réfère à quelque chose **d'abstrait**.

- une chemise sans collet
- un chat sans queue
- une personne sans chapeau
- sans amertume
 - sans hâte
 - sans espoir
 - sans pitié

ATTENTION !

- Il y a des cas où c'est l'auteur qui prend la décision, selon qu'il veut marquer qu'il aurait pu y avoir plus d'une chose à laquelle réfère le nom.

- SANS FAUTE est une expression qui peut avoir deux sens.

- se rendre sans condition / sans conditions
- agir sans précaution / sans précautions

- une lettre sans fautes / sans faute (sans erreurs)
- je viendrai sans faute = je viendrai assurément